

## Le Langage du Clan

Hormis le cas des sociétés diglossiques, où une situation de séparation rigoureuse des codes impose des usages nettement cloisonnés, l'activité langagière des sujets en position de plurilinguisme est généralement le lieu de contacts et d'échanges entre des systèmes linguistiques qui se conjuguent chez un seul et même individu.

Ces formes de contact ont été, pendant longtemps, peu ou mal étudiées, dans la mesure où le mélange de langues est habituellement stigmatisé par la plupart des sociétés et des institutions. A ce sujet, le nombre de termes qui désignent ce mélange des langues est abondant: *charabia*, *francarabe*, *sabir*, *parler branché*, etc... On a, souvent, tendance à envisager ces phénomènes exclusivement comme les traces négatives d'une « contamination » d'un idiome par un autre. Mais, l'intérêt des sociolinguistes s'est porté sur les formes non standard des langues. Il est possible de le constater, notamment, à travers les travaux de W. Labov ou avec les progrès des études portant sur les créoles et les pidgins... On tend, de plus en plus, à considérer le parler du bilingue comme un ensemble original dont il peut être plus bénéfique d'examiner le fonctionnement que d'en repérer les déviations ou les insuffisances par rapport aux normes standard des langues concernées, normes qui, du fait de cette nouvelle attitude, apparaissent comme plus artificielles, plus désincarnées, plus figées, moins définitives sans être, pour autant, exclues des repères des pratiques diversifiées du langage humain.

Cependant, pour pouvoir observer ce fonctionnement, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réunies. La condition principale est que l'inter-action se déroule entre sujets caractérisés par le même bilinguisme... Face à un interlocuteur monolingue, le sujet bilingue tendra, évidemment, à n'utiliser qu'une partie de son répertoire et à éliminer les marques transcodiques, dans la mesure, toutefois, où il en est capable. Cette constatation, qui semble relever de l'évidence, n'est pas toujours présente à l'esprit des enseignants ou des éducateurs, qui sont monolingues, confrontés à un public scolaire bilingue.

Le choix de la langue

Il faut, d'abord, observer que l'inter-action bilingue suppose, au départ, un choix de langue. Ce choix peut dépendre de plusieurs facteurs:

- situation d'inter-action,
- relation entre les individus,
- thème de conversation, etc...

On a à identifier les différents facteurs qui déterminent le choix de ce parler:

- appartenance linguistique des interlocuteurs,
- répertoire et compétence de ceux-ci,
- thème de l'énoncé,
- influence de l'environnement (quartier à forte densité de familles étrangères),
- présence d'un tiers (policiers, éducateurs spécialisés, enseignants...).

Dans les familles migrantes d'origine maghrébine, où coexistent deux ou trois générations, les habitudes langagières sont notablement différentes. Les parents sont, souvent, nés et ont grandi dans leur pays d'origine, tandis que les enfants sont nés et ont grandi et ont été scolarisés en France. Ce milieu de vie constitue un lien de médiation linguistique et d'enseignement réciproque.

Le choix des langues y est, d'habitude, le suivant:

- les parents parlent aux enfants dans la langue d'origine (le dialecte algérien, marocain ou tunisien)
- et ceux-ci leur répondent dans la langue d'accueil (le français ou le francarabe quand leurs parents n'arrivent pas à suivre la discussion).

Mais ce choix n'est pas intangible; il peut être remis en cause à tout instant. Ainsi, certains parents parlent aux enfants dans la langue d'origine pour parler « *du pays et de ses problèmes, etc...* ». Il peut arriver, aussi, qu'un locuteur utilise le changement de langue pour aborder un nouvel interlocuteur.

Les mini-dialogues enregistrés pendant les rencontres de football ou au bas des escaliers à Bagatelle (quartier populaire de Toulouse) illustrent ces divers phénomènes...

Un jeune s'adressant à son copain:<sup>1</sup>

- Jourbon, tête de cochon! av ça?
- Oui, je nique ta soeur zien<sup>2</sup>
- Quelles sont les nouvelles?
- Qu'est- ce qu'il est nul, ma marquach le joibour  
(*il n'a pas marqué de but le bourgeois*)
- C'est normal, c'est un hmar  
(*âne en arabe*)
- Et toi! tu l'aurais marqué?
- Oui, mon frère!

<sup>1</sup> Conversation enregistrée à Bagatelle (Toulouse) sept.-octobre, 1996.

<sup>2</sup> Zien: « dans la téci, y'a des Algériens, on les appelle des riens, y 'aussi des Marocains, puis des Tunisiens, eux on les appelle les ziens, les touns » (Goudaillier [ cargo 95-96] ).

- Va jouer à sa place, bougnoul de l'info!<sup>3</sup>
- Oui, je nique ta mère, frisé!

En abordant le « parler » des jeunes franco-maghrébins, on se rend compte qu'il s'agit d'une variété de langue (un idiolecte) qui a fait son apparition dans les banlieues des grandes villes, d'un « argot » de rue, spécifique de ces jeunes issus de l'immigration, à la fois

- langue de clôture,
- instrument de reconnaissance
- et affirmation de soi.

Ces pratiques linguistiques, auxquelles sont, parfois confrontés les enseignants, témoignent de segmentations qui séparent, de temps en temps, profondément l'univers « *enseignant–adulte–classe moyenne* » de cet autre univers « *jeunes–culture urbaine et métissée–classe défavorisée* ».

L'énonciation du discours, chez ces jeunes, reflétera, parfois, cette diffraction culturelle. Par ailleurs, ces quelques exemples viendront contester un postulat (préalable et, généralement, implicite) de la linguistique moderne, à savoir l'unicité du sujet parlant en tant que source de l'énoncé.

Il nous apparaît que ce type d'énoncés, produit par un seul sujet parlant, laisse filtrer deux instances énonciatives:

- celle du locuteur francophone
- et celle du locuteur arabophone.

Un énoncé mixant deux langues est, par définition, révélateur de la multiplicité du sujet parlant. Cette révélation peut être de nature consciente ou inconsciente. O. Ducrot nous parle, au niveau du discours,

- d'un « sujet de conscience » (la source véritable du discours)
- et d'un « sujet empirique » (le locuteur effectif de l'énoncé).

Il semble (une étude plus approfondie serait nécessaire) que les jeunes locuteurs d'origine maghrébine, introduisant de l'arabe dans leurs énoncés français ou

---

<sup>3</sup> Pour les jeunes des quartiers des banlieues, cette expression désigne un indicateur de police.

inversement, le fassent, assez souvent, dans une perspective bien définie. Par exemple, le jeune maghrébin peut dire:

/mA 'andis hA l-awrAq/ qu'ils me demandent

Au niveau de la signification, nous traduisons: « *Je n'ai pas ces papiers qu'ils me réclament* ». Mais, le sens de l'énoncé serait incomplet si nous nous en tenions à cette seule signification. Le locuteur, s'adressant, ainsi, à un camarade devant un agent de la préfecture, aura voulu, sans aucun doute, exprimer son mépris à l'égard de cette administration qu'il considère comme trop tâtilonne, en osant utiliser l'arabe au sein de son parler.

Dans cette optique / hA l-awrAq / peut, très bien, prendre le sens de « *ces foutus papiers* », car /hA/ est un déterminant (adjectif démonstratif) qui confère, souvent, un aspect péjoratif au groupe nominal en arabe dialectal inséré dans l'énoncé global. Cette valeur est assez proche de *ce* en français dans « *ce gars-là, on ne peut rien en tirer* ».

Cet exemple illustre et renforce la définition de l'énonciation en tant qu'activité pragmatique-linguistique impliquée par la production de l'énoncé (en y ajoutant le jeu des influences sociales qui la conditionnent). Il s'appréhende mieux à la lumière d'une conception polyphonique du locuteur, car il présente (ou masque) à travers son énonciation la superposition de plusieurs énonciateurs. On trouve, aussi, des énoncés ou des inférences linguistiques laissant, à travers leur énonciation, la trace des émotions ou positions du locuteur.

En disant, par exemple, /zA'mA/ « *tu parles* » ou bien /bèlék/ « *attention* », on colore, à un premier niveau, son discours d'*arabité*. Mais également, pour l'un, /za'ma/, de doute (processus de distanciation) et, pour l'autre, /bèlék/, de tension émotionnelle.

Ces phénomènes, qui peuvent être classés dans la rubrique « double énonciation » (échos, porte-paroles, indices d'une autre culture dans le comportement langagier des bilingues que nous avons rencontrés), ne s'exhibent que très rarement de façon évidente. Ils sont soit inconscients, soit sciemment masqués.

Pourtant, ces formes de discours sont un signe de la double appartenance culturelle du sujet parlant et, par là même, de son possible dédoublement de locuteur en:

- « *être de discours* »
- et « *être du monde* », c'est-à-dire en tant que locuteur/énonciateur.

Certes, d'un point de vue strictement empirique, l'énonciation est l'oeuvre d'un seul sujet parlant. Mais l'image qu'en donne l'énoncé, a fortiori un énoncé combinant arabe et français, est celle d'un échange, d'un dialogue où la permutation des codes conventionnels fait jouer, selon les termes de J. J. Gumperz<sup>4</sup> la « valeur métaphorique » de la langue qui vient accompagner, pour la redoubler ou la commenter, la signification lexicale et grammaticale de l'énoncé aboutissant ainsi à son sens.

Ainsi, entre le français des quartiers et le français cultivé, voire soutenu, « *il y a la distance de la nature à l'art* » quoique parfois il y ait beaucoup d'art dans le parler des quartiers. Mais nous éviterons, pour l'instant, d'attacher à cette opposition un jugement de valeur.

Le « français cultivé » est, à la fois, beaucoup plus riche et beaucoup plus complexe. Et ceci, parce que, d'une part, il exploite au maximum toutes les virtualités du système hérité et parce que, d'autre part, il a greffé sur ce dernier un autre système linguistique qui n'a encore été, ni entièrement assimilé par le locuteur, ni, volontairement ou involontairement, intégré au discours.

Nous sommes amené à constater que, comme toute langue, le français est en perpétuelle évolution et que ce mouvement, sous-jacent, n'est habituellement pas conscient. Au cours de cette activité globale, les pratiques langagières des jeunes en situation de plurilinguisme semblent jouer un rôle privilégié, déterminant et de pointe. Ces vécus exprimés, qui sonnent faux à certaines oreilles non initiées, contiennent, portent et transmettent la richesse effervescente d'une véritable création langagière continuée sur le tas, incluant dans ses multiples tonalités, étonnantes ou insolites, tous les problèmes culturels et conflits de génération présents sur le terrain.

Le langage n'est pas tout dans les relations humaines et les mots peuvent être lumière ou masque. En se fabriquant une langue bien à eux, les jeunes veulent affirmer leur identité singulière et leur volonté délibérée d'être différents. Mais ils risquent d'aviver rupture et fractures, d'épaissir l'incompréhension entre générations et d'écarteler un corps social déjà gravement démembré par trop de tensions perverses.

---

<sup>4</sup> Gumperz, J.J., *Social network and Langage Shift*, Cambridge University Press, 1982, p. 32.

Selon les termes recueillis au Mirail, *tous les masques se plissent*, mais différemment, en se démasquant provisoirement et des précautions sociales et linguistiques sont prises et tenues pour ne pas s'égarer trop, au risque de se mettre en cage à perpétuité. « *Bref, l'écrivain n'oserait avancer que précédé de l'un de ces détecteurs que dans l'armée française on appelait "poêle à frire". Peut-on créer en s'entourant de pareilles précautions?* » C'est la question que se pose, et que nous pose, Jacques Laurent.<sup>5</sup> Or, y répondre par la négative n'est pas s'exclure. « *Apprendre à jouer* » avec une langue, n'est-ce pas savoir déjà la « *maîtriser* » ?

De manière très sociologico-pompeuse on se jette sur tout ce qui brille. Dans le flot des expressions issues des cités, certaines parviennent à traverser « *le périph* » et investissent la *pub*, le cinéma, les médias. Des mots deviennent à la mode. N'importe qui (ou presque) prend désormais le *tromé*<sup>6</sup>, ou tombe amoureux d'une *meuf*. « *Consécration suprême, certains vont jusqu'à obtenir le droit d'asile dans le dictionnaire* ».<sup>7</sup> On cherche à digérer « ces mots », chargés de dérision, à intégrer ce qui fait leur révolte, bref, une fois encore, on récupère.

L'existence d'un foisonnement lexical important est constaté, lorsqu'on analyse les diverses variétés de langue de ces cités. Ceci reflète une « *fécondité en matière lexicale ainsi qu'une effervescence du vocabulaire... dans des groupes sociaux mal armés chez lesquels on s'attendait à un stock lexical réduit* ».<sup>8</sup>

Les villes continuent d'avaler les campagnes, comme si elles devaient pouvoir, bientôt, encercler tout. Nos anciennes formules rurales ont reculé; elles durent ailleurs autrement, finissent de disparaître ou se transforment. Tandis que le cœur des cités s'est vidé, les banlieues prolifèrent encore, mais en crise, comme si le corps de n'importe quel banlieusard n'avait qu'à rester un perpétuel écorché vif. « *Derrière les mots il y a la vie actuelle de tous ces vastes (ou nouveaux grands) quartiers méprisés, de ces ensembles dans leur quotidien lancinant et brutal qui oblige à la soumission ou à la révolte* ». A. Begag et Ch. Delorme<sup>9</sup> se sont aperçus que deux nouveautés qui singularisent aujourd'hui la régulation des quartiers en difficulté, sont:

<sup>5</sup> Laurent, J., *Le Français en cage*, Paris, Grasset, 1988, p. 4.

<sup>6</sup> *Tromé*: verlan de *méto* : *méto* > *tromé* > *trom* (par apocope). Ex : *Bon, on le prend, ce tromé ?* (Reboux, 1996, p. 46).

<sup>7</sup> Hernandez, Fl., *PA-nique TA langue*, Monaco, Edition du Rocher, 1996, p. 13.

<sup>8</sup> Goudailler, J.P., *Comment tu tchatches*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997, p. 15.

<sup>9</sup> Begag, A. et Ch. Delorme, *Quartiers sensibles*, Paris, Seuil, 1994, p. 62.

- l'ethnisation du social dans les zones d'habitat en crise marquées par une concentration de familles immigrées,
- l'installation quasi généralisée d'une économie parallèle fondée notamment sur la drogue comme palliatif à l'exclusion socio-économique.

Ces deux phénomènes constituent un défi et une entorse à la société française républicaine et à son modèle d'intégration individuelle. L'*ethnocentrisme* a tendance à s'infiltrer dans les espaces laissés vacants par le *social-neutre* dans les quartiers défavorisés. Glissement ou dérive de ces identités chaudes situées en marge de la ville et de la civilisation? Frontières de haine et de peur découpant l'espace urbain? Il y a là des territoires autonomes de survie revendiqués par leurs *zonards*: exclusion, compétition, ratage, téléguidage permanent de l'information. Une minorité responsable de tous les maux? Parfois... les *lascars* sont très nombreux à affronter les forces de l'ordre. Les violences urbaines basculent facilement et rapidement. L'ethnie apparaît comme une bande parce qu'elle est un espace d'hétérogénéité où se côtoient les différences y compris la différence linguistique; la ville, espace de frottement, est génératrice de conflits entre groupes de population. En temps de mutations socio-économiques importantes, les peurs dans la cité resurgissent et le sentiment d'insécurité croissant favorise les réactions d'autodéfense et sert aussi de fonds de commerce aux politiciens soucieux de la mise en scène de l'ordre dans la cité idéale. Le sentiment d'insécurité est enfin un élément dynamisant du secteur économique lié à la protection du citoyen et de ses biens. Les pôles sont inversés et se compensent. L'insécurité urbaine des uns assure la sécurité économique des autres... Le sentiment d'insécurité est aussi une marchandise économique. On peut acheter aujourd'hui un vélo tout-terrain pour quelques centaines de francs dans une grande surface. Mais il est indispensable de se payer simultanément des cadenas

aussi chers, si on veut le conserver! Portes blindées, codes d'entrée dans les allées d'immeubles, alarmes électroniques, caméras cachées, cadenas pour volant; au bureau de poste les fenêtres et la porte sont renforcées et grillagées.

Les citadins se protègent contre les « sans foi ni loi » en inventant des carapaces, des systèmes de dissuasion, d'alarme, de sécurité, de camouflage pour défendre leurs biens. En fait c'est la ville tout entière qui se blinde. Un état de guerre permanent est vécu au quotidien; il est plus sensible dans les ensembles défavorisés où les différences, au lieu de pouvoir respirer, sont agglutinées en un système clos. De tout temps, le blindage des villes a rendu compte de l'insécurité que faisaient peser les querelles religieuses, la nuit, le suspect étranger, le maudit social. Là, les frustrations sont trop nombreuses et trop lancinantes. On tue aussi pour un rien dans nos cités. Le délit de faciès est caractéristique dans le quartier de Bagatelle à Toulouse, notamment à l'entrée des boîtes de nuit. La violence semble être, à la fois, héroïque et désespérée. Elle manifeste une frontière ultime. La violence désigne les confins d'une société, là où passent les frontières de sa civilisation, lignes de démarcation.

Parler de la langue des beurs, voire de leur argot, sans prendre en considération les contextes dans lesquels elle est employée, apparaît comme un procédé vide de sens. C'est s'attacher une fois de plus à la forme, et non pas au fond. Le recours à des thèmes qui racontent les scènes de leur vie à la façon de mini-scénarios permet de comprendre au-delà des mots et des constructions syntaxiques utilisées.

Or, l'argot est une vraie langue, non un bricolage douteux. Il n'a pas pour but de tromper mais seulement de donner à l'expression vigueur et verdeur. C'est ce qu'on enseigne depuis plus de dix ans dans la chaire d'« argotologie » de la Sorbonne. Alphonse Boudard et quelques autres ne sont pas des usurpateurs de



sens. Sans doute y a-t-il dans leur langage cette sorte de manipulation cryptique qui vise à protéger le groupe et ses moeurs. Mais dans la grande bousculade linguistique, les témoins de la littérature argotique, Céline, Paraz ou Albert Simonin, sont plutôt des éclaireurs que des clandestins.

Les jeunes du Mirail, de Bagatelle et de la Faourette sont des *jargonautes* aimables mais peu inventifs. Il est vrai que contrairement à l'opinion commune, instiller dans la machine à communiquer un élément vraiment neuf; cela suppose du génie. A l'inverse, brouiller les codes est la besogne la plus aisée et, hélas! la plus répandue. A celui qui revendique un langage novateur, Cioran disait: « *tu as rêvé d'incendier l'univers et tu n'as même pas réussi à mettre le feu aux mots* ».

Depuis quelques années, la fracture sociale est vécue dans les quartiers populaires et dans les cités des banlieues d'une manière plus prégnante qu'ailleurs. Cette situation contribue à l'émergence d'une fracture linguistique qui ne saurait être réduite sans que la crise sociale le soit en même temps.

L'étiquette « *beur* » a contribué à présenter restrictivement ces jeunes comme un groupe homogène de réfractaires à l'intégration. Les réalités vécues sont plus complexes que ces schémas d'intellectuels. Beaucoup de « rouilleurs » en chômage, ayant un sentiment d'abandon sont là sans y être, présents dans et par leur seule absence vaguement nostalgique. Pour eux, le quartier est un véritable refuge, le seul territoire dans lequel ils ne sont pas exposés à la haine des autres, aux regards inquisiteurs, où leur faciès n'est pas stigmatisé. « *L'économie parallèle avec le R.M.I. et d'autres aides institutionnelles sont les moyens de subsister, pas de vivre. Quelques uns se nourrissent du commerce de la drogue dont l'usage et le trafic sont définitivement inscrits dans la vie des quartiers* ». <sup>10</sup>

La drogue apparaît comme un palliatif au vide existentiel dans une « *société de la*

---

<sup>10</sup> Begag, A. et Delorme, Ch, op. cit., p. 87.

*drogue* ». Sur la base d'un manque considérable d'affection. « Une logique mafieuse s'impose avec ses violences » et ses lois. La délinquance, accrue par la toxicomanie, les enferme dans un circuit aux allures infernales dont l'issue de secours est de plus en plus difficile à saisir.

La forme identitaire de la langue, que l'on constate dans les cités des banlieues de Toulouse, devient l'expression des maux vécus, le *dire des maux*.

Les jeunes se sont organisés pour lutter, parfois violemment, contre l'exclusion, le mépris, la répression, l'anonymat, l'inutilité. Ils ont besoin d'un territoire de confiance exactement délimité dans un monde où cette pratique est ignorée. Ils n'ont pas eu le temps de grandir et ils sont, encore et déjà, considérés comme de réels vieux voyous irrécupérables. Là se trouve leur vécu de fait, celui qu'on se refuse à penser, parce qu'il fait mal. Or, il n'y a pas de place pour les anomalies gênantes ou marginales dans une société bien dirigée. Certaines blessures, de guerre par exemple, sont honorables et leurs victimes méritent décoration et reconnaissance. Mais d'autres, presque semblables, ne sont pas mises au grand jour. Toute pénombre est, par avance, considérée comme louche. On ne peut pas dialoguer avec des fantômes!

Fasciné par l'oncle Sam parce qu'il a les plus gros « *biscotos* » de la planète, les jeunes des quartiers vivent dangereusement, à fond, pardon à « *donf* », dans le mythe de la marchandise américaine avec toutes les pratiques sociales qui l'accompagnent. Mais ce qu'ils en recueillent ce ne sont jamais que les bribes dégradées de ce monde qui les émerveille. Parler est un acte d'affirmation de soi, de sa propre identité pour ces franco-arabes. Afin de la raviver sans cesse, chaque jour, les *verlanisateurs* inventent de nouvelles tournures car les expressions se périment vite.

## Conclusion

Chez les jeunes en général et chez les jeunes Maghrébins des quartiers défavorisés de Toulouse-le Mirail en particulier, il se dégage l'impression que le discours est devenu fluctuant. En réinventant le langage, ils se dotent d'une nouvelle identité. Ils décomposent la langue de ceux qui les ont confinés dans les marges de la société. Pourtant, cela a son importance. A l'école, on écrit comme on parle, mais la communication, même sur bouts de papiers, a lieu et le message passe: il est compris. Si certaines expressions peuvent apparaître comme fantaisistes, elles ont toutes une base logique qui ne laisse jamais personne au dépourvu et surtout pas les utilisateurs. Le procédé est simple et fonctionne à tous les coups. Lorsque l'on se trouve confronté à un verbe dont on ignore le groupe ou les irrégularités, la provenance ou la définition, on cherche à l'oreille instantanément la ressemblance avec un autre verbe, on l'emploie à l'infinitif ou on le verlanise.

*« Le français panique! D'abord impertinent et inventif, puis désopilant et frimeur; truffé d'apocopes qui font tomber les "profs" en syncope. Le raccourci y est vif, l'échange incisif, l'onomatopée bruyante, la couleur affichée brutale, parfois naïve. »*<sup>11</sup> Les mots y subissent une accélération en hors d'eux-mêmes, pour atteindre leur but: pile-poil. De la marge, les *verlanisateurs* et les francarabes poussent leurs mots, au centre de la page où ils prennent toute la place. Les phrases les plus anodines traduisent alors une intensité et une lucidité dérangeantes et dévoilent un contenu dramatique à la hauteur des exclusions qu'elles véhiculent.

La violence verbale est une des manifestations les plus perceptibles des fractures linguistiques et sociales qui s'opèrent.

---

<sup>11</sup> Hernandez, F., op. cit., p. 12.

César Lombroso, célèbre criminologue du siècle dernier, soutenait que les malfaiteurs parlent argot par gloriole. De même qu'ils se font tatouer pour ne pas avoir la même nudité que tout le monde, ils s'expriment dans une langue à eux pour se pénétrer de cette idée qu'ils sont hors du commun, ce qui est déjà vrai pour une autre raison.

« *Le verlan c'est entre nous. Pour se raconter des "trucs" que les autres ne peuvent pas comprendre. Quand tu parles en verlan au Géant Casino, tu peux te foutre de la gueule de n'importe qui sans qu'il s'en rende compte* » nous disait Lakhdar, un jeune collégien de Bagatelle.

#### Bibliographie

- Bebag A. et Delorme Ch., *Quartiers sensibles*, Seuil, 1994.  
Bloch, O. et Von Wartburg W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 5ème éd. revue et corrigée, P.U.F., 1968.  
Ducrot, O., *Le Dire et le dit*, Ed de Minuit, 1984.  
Galisson R. / Coste D., *Dictionnaire de Didactique des Langues*, Hachette, 1976.  
Gumperz, J.J., *Social Network and Language Shift*, CUP, 1982.  
Goudaillier, J.P., *Comment tu tchatches*, Maisonneuve et Larose, 1997.  
Halte J-F., *La Didactique du français*, P.U.F., Coll. Que sais-je? n° 2656, 1992.  
Hernandez, Fl., *PA-nique TA langue*, Monaco, Editions du Rocher, 1996.  
Laurent, J., *Le Français en cage*, Livre de poche, Grasset, 1988.
- Maingueneau D., *L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, H.U. Linguistique, Paris Hachette, 1991.

Mansour Sayah  
université de Toulouse Le Mirail